

nages d'une comédie, c'est qu'on commence à oublier le sien.

— C'est bien mon opinion, dit une des Vénitiennes, la petite-fille du doge. Pour moi, le passé n'existe pas. Je me réveille tous les matins avec du renouveau dans le cœur. Si j'aimais les aventures, j'aurais horreur des passions qui durent toujours. Vivre d'un seul amour, c'est ne vivre qu'une fois.

Les quatre Vénitiennes discutèrent gravement sur les questions de sentiment, comme quatre philosophes en jupon. Le peintre Schiavoni, qui faisait le portrait de l'une d'elles, les écoutait en souriant, silencieux et sceptique comme un homme qui est revenu de tout.

A la fin il prit la parole :

— Ces deux dames, dit-il, sont venues voir ma galerie. La plus jeune n'est pas si désolée que cela, car elle achète des tableaux pour son château de Paris. Je crois qu'elle laissera ici la robe de Déjanire. Elle m'a confié que Venise lui avait fait du bien. En effet, Venise est le pays qui console ; Venise pleure d'abord avec vous, mais c'est pour essuyer vos larmes. Le monde des arts a cela de beau

qu'il finit toujours par faire la conquête des âmes les plus rebelles si la passion a passé par là. Cette demoiselle de Paris aime les tableaux et les statues. Elle est affolée de Giorgione, elle le cherche partout. Elle a payé cinq cents louis le portrait de cette Raphaëlla qui a été la maîtresse du peintre et qui est morte pour lui.

— Elle a donc bien de l'argent ?

— Elle a trois ou quatre millions qui ne font rien, à ce qu'elle m'a dit. Voilà ce qui sauve Venise, mesdames, c'est que les étrangers y viennent toujours acheter des tableaux.

— Mais il y aura donc toujours des tableaux à Venise ?

— Oui, mesdames, et des tableaux de maîtres. Mon père à lui seul a fait plus de trois cents originaux : des Titien, des Bellin, des Tintoret et des Véronèse.

— Est-ce que le portrait de Raphaëlla est aussi un original peint par votre père ?

— Oh ! non, pour celui-là, c'est un original de Giorgione lui-même, un chef-d'œuvre d'art, de magie et de soleil.

Cette causerie, au palais Schiavoni, peignait

avec quelque vérité l'âme de mademoiselle de Parisis.

Survint une Française, mariée à Venise, qui connaissait les causeuses italiennes. On reparla de madame de Campagnac et de sa belle amie. Elles étaient toute la curiosité de Venise, un pays qui ne s'amuse plus guère que du roman des étrangers, comme s'il eût donné sa démission des belles aventures.

— Vous savez, dit la Française italianisée, que mademoiselle Violette de Parisis est une des figures les plus romanesques du monde parisien.

Les trois dames demandèrent son histoire.

— C'est une fille naturelle, sa mère était une Parisis qui alla accoucher à Paris et qui mit son enfant sur le compte de sa femme de chambre. Et pour donner plus de vraisemblance à cette action, elle renia la femme de chambre comme l'enfant. Aussi la pauvre petite Violette fut-elle élevée comme il plut à Dieu. Sa mère adoptive lui donna un état comme aux filles du peuple. Elle avait des mains de fée ; elle devint tout à la fois dentelière et fleuriste. Bon sang ne peut mentir.

Elle conserva, à travers toutes les misères plébéiennes de ses vingt premières années, le sentiment familial, la fierté et la vertu de sa race. Je ne parle pas de sa mère qui n'était pas digne de l'ancienne maison de Parisis. Ce fut à vingt ans que Violette, qui croyait que sa mère adoptive était sa mère, qui ne savait rien de son histoire, parce que cette bonne femme avait peur de la perdre en lui disant la vérité, rencontra son cousin Octave de Parisis, qu'on surnommait don Juan de Parisis à cause de ses bonnes fortunes, un de ces irrésistibles qui mettent tout à feu et à flammes. Un fou, disent les femmes. Mais les femmes n'aiment pas les sages. Le roman d'Octave et de Violette fut, à ce qu'il paraît, le plus adorable des romans. Mais, pour lui, le bonheur ne durait qu'un jour. Violette alla se donner un coup de revolver à la porte d'une rivale, madame d'Entraignes, dont on a tant parlé. Vous croyez que Parisis devint plus tendre ? Oui, pendant huit jours. On sauva Violette, mais en retrouvant la vie elle ne retrouva pas l'amour perdu. Son cousin passa bientôt à d'autres aventures. Que fit-elle ? Ce

que font toutes les amoureuses qui veulent se venger : elle se jeta tête baissée dans le tourbillon parisien. Elle mena la vie des Cora Pearl, des Anna Delion, des Blanche d'Antigny. Elle avait perdu un duc, elle trouva un prince. Mais ce qu'il y a de curieux dans son aventure, c'est qu'elle donna son âme au diable sans donner son corps, tant elle aimait toujours son premier amant, son seul amant, à ce qu'on dit, les autres n'ayant été que des amoureux. Or, qu'arriva-t-il? C'est que le duc de Parisis, qui ne l'aimait plus quand elle était à lui, se reprit d'une belle fureur quand il la crut aux autres. Mais je ne veux vous dire toute cette histoire. La pauvre Violette a traversé toutes les péripéties de la passion. On l'a vue en cour d'assises, accusée d'avoir empoisonné sa cousine de la Chastaigneraye dans un bouquet de roses. L'empoisonneuse, c'était sa mère. Les deux cousines se reconpurent et s'embrassèrent. Mademoiselle de la Chastaigneraye adorait le duc de Parisis; Violette se sacrifia à cet amour : elle disparut et envoya son extrait mortuaire daté d'Espagne, pour que sa cousine fût

heureuse avec Octave de Parisis. Ce bonheur ne dura pas. Le bruit du drame d'Ems est peut-être venu jusqu'à vous. Le duc de Parisis ne fut pas plus fidèle à sa femme qu'il ne l'avait été à ses maîtresses. Nommé ministre de France en Allemagne, au lieu de partir avec sa femme, il partit avec la marquise de Fontaneilles. Le marquis de Fontaneilles poursuivit sa femme; la duchesse de Parisis poursuivit son mari. Il se passa une horrible chose. Le marquis de Fontaneilles, croyant frapper sa femme dans les bras d'Octave, frappa la duchesse qui était venue reprendre sa place. La pauvre Geneviève de la Chastaigneraye mourut pour avoir aimé. Le duc de Parisis, dans un duel à bout portant, mourut lui-même. Violette, qui avait joué pour eux la comédie de la mort, resta pour les pleurer. Elle avait fui son amour, elle avait fui son cœur, mais elle retrouvait toujours sa première passion. On dit qu'elle a été aux filles repenties, on dit qu'elle a été sœur de charité; je ne sais pas ce qu'on ne dit pas sur elle.

— Oui, c'est bien cela, reprit la petite-fille

du doge. Depuis ce drame, mademoiselle de Parasis, toujours inconsolée, a traîné sa vie comme une âme en peine. On a dit qu'elle avait aimé le duc de Santa-Cruz; je ne le crois pas. Elle aura voulu tenter de continuer son rêve avec lui, mais je sais que Parasis, tout couché qu'il soit dans le tombeau, est toujours debout devant elle. Il y a des figures qui s'imposent pour la vie et pour l'éternité. La pauvre Violette ne vivra plus que dans l'autre monde, à moins que le duc de Parasis ne revienne dans celui-ci.

— Ne parlons pas des revenants, dit une Italienne.

— Et dans quel monde vit cette demoiselle ? demanda une autre,

— Dans les deux mondes, si vous voulez, reprit la Française. Depuis que Paris est surtout la capitale des étrangers, la vertu n'a plus de frontière ; ce n'est plus une île escarpée et sans bords ; quand on en est sorti, on peut y rentrer. Mademoiselle de Parasis a un grand nom, une grande fortune, une grande beauté, on la croit sur parole quand elle dit qu'elle n'a aimé que son cousin. On accuse le

duc de Parasis, non elle. Il y a même des gens qui disent qu'elle n'a pas été la maîtresse du duc, tant on a aujourd'hui l'amour de la réhabilitation. Ce qui est certain, c'est que si elle voulait se marier à cette heure, les hommes les plus dédaigneux des trois clubs se disputeraient sa main pleine d'or.

Les femmes n'ont pas l'habitude de faire l'éloge des femmes, mais celles qui étaient là furent unanimes à décider que Violette avait la vraie beauté, la beauté du sentiment, avec ses cheveux bruns ondes et ses yeux bleus si profonds et si doux, son profil de vierge, sa bouche vaguement entr'ouverte et vaguement amoureuse.

— Une vraie figure de Corrège, de Luini ou de Furini.

— Non, dit la Française, c'est plutôt une figure de Greuze, comme la *Pudeur*, de Prudhon, comme la *Volupté*, de Lawrence, comme *Lady Hamilton*.

— Oui, des yeux qui brillent sous leurs cils comme des pervenches sous les buissons.

Les Italiennes décidèrent qu'elles n'avaient pas de ces beautés-là en Italie. Il faut les cher-

cher à Paris, à Londres ou à Dublin, où les coups de soleil se fondent dans les orages.

On résolut de se placer souvent sur le chemin de Violette pour mieux voir cette héroïne d'une grande passion.

On lui ouvrirait son cœur sur toute la ligne : les femmes ne sont implacables qu'aux pécheresses qui n'ont pas aimé.

Le « doux mal d'aimer » des autres console de n'aimer pas ou de n'aimer plus.

## II

*La vision en gondole*

La première fois que Violette et madame de Campagnac descendirent dans une gondole, elles eurent toutes les deux une vision singulière. Une gondole les dépassa, vrai cygne noir qui rasait l'eau rapide comme le vent.

Dans cette gondole il y avait un homme et une femme.

Deux amoureux. L'homme était brun, la femme était blonde.

— N'avez-vous pas vu? demanda Violette à son amie en penchant la tête vers la gondole qui fuyait à toutes rames.